

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 16 NOVEMBRE 1895

SOMMAIRE

TEXTE.—A bâtons rompus, par Gaston-P. Labat.—Histoire du Canada pour les écoles, par Benjamin Sulte.—Bibliographie, par Jean-Bte Bérard.—Poésie : Où sont les fleurs d'été ? par Charles-A. Gauvreau.—Notes et impressions.—Nouvelle historique canadienne (avec gravures) : Le Bison Rouge, par Firmin Picard.—Qu'ils se taisent ! par Mme Juliette Adam.—Les petites curiosités, par Henri de Parville.—La mort de M. Hurteau.—Mariage ducal.—Chronique européenne, par Raoul Bresseau.—Carnet du *Monde Illustré*.—M. Cléophas Rochette, par R. G. P.—Courrier de la mode, par Blanche de Géry.—Chacun pour soi.—Nouvelles à la main.—Choses et autres.—Jeux et récréations.—Les dames.—Feuilleton : La mendiante de Saint-Sulpice, par Xavier de Montépin.

GRAVURES.—Portrait de Son Excellence le gouverneur-général du Canada et sa famille.—Portraits des collaborateurs à l'histoire générale du Canada : Hon. Geo. W. Ross, R. E. Gosnell, D. McIntyre, D. J. Goggin, Benjamin Sulte, W. J. Robertson, W. Patterson, G. U. Hay, J. B. Hall, Alex. Anderson.—Venise : Place de l'église Saint-Marc ; Façade de l'église Saint-Marc.—Portraits : Le duc et la duchesse de Marlborough ; M. l'échevin Hurteau ; M. Cléophas Rochette.—Gravure du feuilleton.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

A BATONS ROMPUS

B IEN des choses se sont passées depuis quinze jours. C'est tellement vrai, qu'il n'y a que deux choses à faire pour pouvoir écrire trois chroniques par jour :

- 1o. Lire les journaux.
- 2o. Se promener.

N'en déplaise à personne, pas même à ce bon M. Boileau qui aurait aussi bien pu dire : "La chronique est facile."

En effet, il y a de très bons et de très forts chroniqueurs au Canada, mais ils pêchent par une chose : la longueur. On dirait que, comme dans les courses, ils veulent arriver premiers... d'une tête. Ceci dit sans vouloir, comme quelques-uns, *badrner* tout et tout le monde.

Pour éviter ce défaut, "la qualité vaut mieux que la quantité," ce qui n'empêche qu'on peut traiter plusieurs sujets à la fois, mais clairement, sans pédagogie ni amphigourisme, et surtout courtement, car Sa Majesté le Public n'aime pas à s'amuser aux bagatelles de la porte, étant donné ce principe : *life is short*

* *

Depuis quelque temps, des gens plus mul-

intentionnés que malveillants écrivent contre les Français émigrés au Canada. C'est la mort de Michel Vidal qui en a fourni l'occasion ; comme j'ai connu cette noble épave de l'émigration et que je la remplace au *Moniteur du Commerce*, j'ai cru devoir prendre sa défense en disant "qu'il n'y est pas mort de faim", mais qu'il est mort sur la brèche, l'arme à la main, tout comme Charles Savary... Si je mentionne ce dernier, c'est que, dans une lecture qu'on lui avait demandée à Québec, en 1884, il rendit un solennel hommage à la mémoire d'une épave canadienne qui repose sous le respect de la France... Crémazie...

Après ce grand nom que je salue de toute la respectueuse *navrance* de mon cœur, je salue, avec non moins de respect, la légion de Français : ouvriers, commerçants, artistes, nobles dont peut s'enorgueillir Montréal et Québec, tout comme je salue et applaudi au succès des ouvriers et des artistes canadiens qui vivent sous le drapeau tricolore.

* *

Cette mort de Michel Vidal, *mort de faim*, mort si rapprochée de celle d'Hector Berthelot, lequel, *lui*, a failli *ne pas avoir de terrain au cimetière*, m'inspire à soumettre une idée aux confrères de ces deux disparus.

Pourquoi messieurs les journalistes canadiens ne fonderaient-ils pas une *Société de secours mutuels* contre les péripéties de l'existence ?

La chose est fort possible et pour que le succès se réalise, je la livre à une journaliste dont les chroniques du lundi sont admirées.

Par le cœur d'une femme, ces choses là réussissent toujours.

* *

Conclusion de certain mariage ducal : *Mon-sieur s'en va-t'en guerre et Madame à sa tour monte* a dû monter encore bien plus haut en voyant *descendre son descendant*... Comme les dieux d'autrefois, la noblesse d'aujourd'hui s'en va.

Gaston P. Labat

HISTOIRE DU CANADA POUR LES ÉCOLES

(Voir gravure)

Il y a cinq ou six ans, une entente s'établit entre les premiers ministres des provinces qui composent la Confédération pour tâcher d'obtenir des auteurs canadiens un livre d'école donnant, en 400 pages d'un moyen format, l'histoire de notre pays, car malgré la croyance générale, il n'existe, pour les écoles, aucune histoire du Canada digne de ce nom, tant elles sont ou incomplètes ou composées de choses futiles.

Chaque province désigna une personne pour s'occuper de cette affaire. La gravure du MONDE ILLUSTRÉ nous donne leurs portraits, plus ceux de M. Patterson, secrétaire de la commission, et de l'honorable Geo.-W. Ross, ministre de l'instruction publique d'Ontario. Le bureau ainsi formé annonça par des circulaires les conditions requises dans cet ouvrage, et attendit les auteurs jusqu'au 1er juillet dernier. Voici, en bref, ce que renferment ces conditions : Faire l'histoire de chacune des provinces fédérales, sans trop les isoler les unes des autres, c'est-à-dire raconter ce qui s'est passé dans ces territoires durant telle ou telle période ; traiter chaque province avec le même esprit de justice que l'on voudrait voir

appliquer à sa propre province. Ne point tenir compte des petits événements qui appartiennent à la classe des anecdotes ou encore peuvent être exploités avec avantage par un peintre ou un poète, mais qu'il est inutile de faire connaître aux enfants. Indiquer nettement les reliefs de l'histoire et en expliquer l'importance, comme les traités de paix, les délimitations de frontières, l'esprit des constitutions politiques, les transformations du commerce et des industries, le mouvement municipal, notre situation maritime, tout ce qu'un jeune homme doit connaître afin de ne pas commettre des erreurs grossières. Il va de soi que les préjugés de race et de religion doivent être bannis d'un livre de ce genre, mais n'allez pas croire que cela entre facilement dans la tête des auteurs !

Un garçon de douze à quatorze ans est susceptible d'apprendre l'histoire du Canada d'un océan à l'autre si nous lui fournissons un professeur ou un livre traitant de cette matière avec l'intelligence requise.

Les livres d'école que nous possédons sur ce sujet sont affreusement stupides. J'en ai vu au delà de soixante—tous plus bêtes les uns que les autres. Aussi n'existe-t-il aucun peuple civilisé qui vive dans une ignorance plus complète de son histoire que le peuple canadien. Cela vous surprend ! La preuve de ce que j'affirme ici éclate tous les jours sous mille formes dans les journaux, les discours publics et les conversations. N'ai-je pas lu, hier même, dans une gazette, que la langue française nous est garantie par le traité qui cède le Canada à l'Angleterre ? Ne met-on pas à tout moment des conditions imaginaires dans ce malheureux document que personne ne semble avoir lu. Est-ce que deux au trois messieurs, très épris de leurs mérites, ne se sont pas disputés dans la presse pour s'attribuer l'honneur du projet, de l'idée, de la conception, du mécanisme, de l'arrangement etc., de la confédération canadienne ? Ces pauvres bonshommes ne savent pas qu'on parlait de cela cinquante ans avant leur naissance. Tout le reste est à l'avenant. Je n'ai jamais rencontré un homme qui put me dire ce que renferme la constitution de 1791 ni celle de 1841, ni le traité d'Ashburton, ni rien de toutes ces matières de première importance, ce qui n'empêche pas qu'on pourrait les enseigner à un enfant, car c'est très facile à comprendre. Ce qui est plus difficile à comprendre c'est que, ignorant ces choses, nous discutons sans fin sur des points d'histoire, sur la politique, sur tout un monde inconnu, mais que nous croyons savoir par cœur.

La forme des chapitres, la manière d'exposer les événements, le choix de ces derniers, telles sont les bases de notre travail.

Le langage doit être simple, la phrase limpide afin que l'élève la saisisse dans toute sa portée.

Plus de quatre-vingts personnes avaient entrepris de concourir pour les prix offerts aux trois ou quatre meilleurs ouvrages mais, au jour du dépôt des manuscrits devant le comité (à Québec le 25 juillet 1895) il ne s'en est présenté que quinze ; sur ce nombre neuf ou dix se trouvaient n'avoir que la valeur ordinaire de semblables livres, c'est à dire absolument imparfaits.

Lecture terminée, nous n'avions donc devant nous que cinq prétendants. Ceux-là ont été soumis à un second examen plus sévère que le premier et le moins bon des cinq est allé rejoindre les dix autres aux limbes. En troisième critique, un autre a été écarté. A la quatrième, les trois restant ont lutté fort à fort jusqu'à ce que l'un succombât par péché d'omission : il traitait moins de questions utiles que les deux autres.